

peut produire, même quand son intelligence, son industrie et son propre intérêt l'engagent forcément à tenir cette terre en excellent état par le traitement qu'enseigne la science moderne ? Toute la question est là.

Voici une admirable manière d'enseigner la pratique de la charité :

L'aumônier du collège Louis-le-Grand, M. l'abbé Barbier, conduit chaque semaine avec lui, dans la mansarde du pauvre, quatre ou cinq élèves appartenant aux familles riches de la capitale.

— Apprenez leur dit-il, à connaître la misère, vous qui ne serez jamais appelés à la subvenir !

Emus jusqu'aux larmes, les jeunes élèves consolent les malheureux et se retirent en laissant une aumône, que le bon prêtre leur enseigne à offrir avec cette convenance de bon goût qui en double le prix, — car la misère a sa dignité ; le tort de beaucoup de gens est de ne pas le comprendre.

— Vous avez vu, dit l'aumônier aux élèves : maintenant, souvenez-vous !

Et ces jeunes gens se souviennent. On n'oublie pas les leçons qu'on a fait ainsi arriver par le chemin du cœur.

Un Anglais vient de prendre un brevet d'invention pour un appareil destiné à garantir les poches contre l'adresse des voleurs. Cet appareil, fort simple, dont nous trouvons la prescription dans le *Practical Mechanic's Journal*, consiste en un diaphragme de drap très-fort, cousu tout autour à l'intérieur de la poche qu'il est destiné à sauvegarder. Au centre de ce diaphragme est un petit trou circulaire dont le bord est formé par une bande annulaire en caoutchouc. Cette bande élastique s'étend toujours assez pour permettre à la main de pénétrer dans l'intérieur de la poche et d'y prendre ce qu'elle saisit ; mais, lorsqu'on veut la sortir, il est impossible de la retirer sans effort de la garde, qui se retourne complètement comme le ferait un parapluie où le vent se serait engouffré, on est ainsi averti à temps qu'il se passe, dans sa propriété, quelque chose d'inusité.

Un journal a rapporté que la crinoline était désormais bannie des fêtes de la cour.

La chose est vraie, il est vrai aussi que les jupons baleinés ou soufflés, que cages en caoutchouc ou en fer, en sont désormais bannis ; mais il ne faut pas croire pour cela que les tournures des danseuses aient diminué de volume et de prix.

Hélas ! l'on n'a abandonné la crinoline, les baleines, caoutchouc et les ressorts que parce qu'ils rendent la danse impossible, et l'on s'est rejeté sur les jupes en tulle-illusion, que l'on entasse jusqu'à un nombre de vingt-sept les unes sur les autres, et qui ont l'avantage de ne diminuer en rien la légèreté, non plus que la grâce et l'aisance des mouvements de nos danseuses. Mais aussi que de précautions pour transporter au bal une dame avec ses jupes en tulle-illusion ! Il faut absolument que la dame soit seule dans une voiture, que la voiture soit large et que l'on y puisse y tenir debout.

Le besoin de voitures spéciales pour bals et soirées se faisant impérieusement sentir, on verra, sous peu de temps, surgir cette spécialité.

Ce sera encore une excentricité un peu cher à ajouter à tant d'autres.

dans de tous les pays :

Plusieurs journaux scientifiques annonçaient dernièrement une découverte qui ne sera pas la moins curieuse ni la moins extraordinaire de notre siècle. M. Steck, chimiste de Stuttgart, vient de trouver une substance végétale qui est douée de propriétés surprenantes et singulièrement remarquables pour revivifier les bulles des tissus capillaires dans les cas de calvitie ou d'alopecie.

Les expériences qui viennent d'être faites à Paris sur une quantité de personnes honorables qui étaient chauves depuis plusieurs années, et à qui cette étrange préparation a fait revenir la chevelure avec une activité inroyable, ne laissent plus aucun doute sur l'action manifeste de cette nouvelle conquête de la science.

Ce pauvre M. Steck (si Steck il y a) va être accablé de lettres !

Pour peu que les journaux veuillent publier la chose, l'incomparable chimiste recevra un certain nombre de demandes des quatre coins du globe.

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX.

On ne saurait trop propager les progrès de l'agriculture, et porter à la connaissance de tous les améliorations et le résultat des recherches qui se font chaque jour.

La maladie qui, pendant plusieurs années, a sévi contre la pomme de terre, doit faire sincèrement songer à tout ce qui pourrait la remplacer. Nous donnons ci-après un article d'un de nos plus habiles agriculteurs. Nos lecteurs y trouveront des détails intéressants sur l'igname, plante encore peu acclimatée en France, mais dont il serait bon de multiplier la culture.

L'igname.

Les Chinois ne connaissent pas la pomme de terre. Cette solanée si précieuse, acclimatée en Europe, est remplacée dans le Céleste-Empire par l'igname. Déjà le *Siècle* s'est occupé de cette dernière plante alimentaire, dont la société d'acclimatation a répandu des tubercules sur divers points de la France au nombre de cent soixante mille. Cette société avait fait venir de Chine ce précieux végétal, par l'intermédiaire de M. de Montigny, consul à Shang-Hai. Aujourd'hui la société d'acclimatation reçoit de divers points de la France les renseignements qu'elle désire avoir sur la possibilité d'acclimater l'igname. La culture de cette plante a réussi parfaitement à Paris. On en a eu la preuve au musée d'histoire naturelle d'abord. Il y a déjà quelque temps, le professeur de culture de cet utile établissement, M. Decaisne, membre de l'Institut, a fait connaître, dans un travail remarquable, les ressources alimentaires offertes par la plante chinoise.

D'un autre côté, M. Paillet, horticulteur-pépinieriste à Paris, et M. Rémond, pépinieriste à Versailles, ont fait connaître à la Société d'acclimatation que non-seulement l'igname de la Chine offre de grandes ressources, mais qu'elle est très-rustique. Elle a résisté sans en souffrir, et en plein champs, à quinze degrés de froid, à Paris comme à Versailles. C'est une propriété que n'a pas même la pomme de terre ; on sait combien elle craint la gelée.

La Société régionale d'acclimatation pour la zone du nord-est, dont le siège est à Nancy, a fait connaître par son honorable président, M. Godron, les résultats obtenus. Tante membres de cette société ont reçu des tubercules et ont dû les cultiver. Tous ces agriculteurs n'ont pas encore fait connaître les observations pratiques qu'ils ont pu faire. Mais à Nancy, dans le jardin

grais, ont donné des tubercules de 70 à 80 centimètres de longueur, M. le président de la Société d'acclimatation de Nancy a été lui-même étonné d'un pareil résultat.

Cultivées dans le jardin du lycée de la même ville, les ignames ont réussi, après avoir résisté à la température très-basse de l'hiver passé.

La société d'acclimatation de Paris, qui a repris ses séances dans le courant de décembre, recevra des renseignements de divers points de la France et de l'Europe, et nous nous empresserons de les faire connaître. Si l'igname de la Chine pouvait nous dédommager des pertes énormes que nous a causées la maladie de la pomme de terre, quel bienfait serait pour notre agriculture et pour nos subsistances l'importation et l'acclimatation de cette plante alimentaire.

On assure que dans une séance d'une société spéciale, dont le zèle et le dévouement au bien public n'est douteux pour personne, un agronome, sans doute mal informé, a témoigné des craintes au sujet de la plante chinoise en disant qu'elle ne réussirait pas en France. Ces craintes ne sont nullement fondées, d'après les expériences qui ont déjà été faites. Que l'on aille voir les cultures de M. Rémond, à Versailles et dans les landes de Bordeaux ; celles de M. Paillet, à Paris ; les expériences faites à Nancy, et l'honorable membre de la société dont nous parlons sera rassuré de manière à avoir plus de confiance dans la science pratique de l'acclimatation des végétaux qui peuvent augmenter la quantité de nos subsistances.

DELPECH, agriculteur.

Nouvelles & Faits divers.

Un particulier qui, par sa tournure, ses manières et sa mise ressemble à un roulier, se présente lundi dernier, dans le restaurant de la galerie d'Orléans ; au dessert, il demande une bouteille de champagne. Jugeant de l'homme par l'habit, le garçon crut devoir faire observer au gourmet compagnard, que le vin de champagne coûtait cinq francs la bouteille.

Est-il bon ? demanda l'étranger.

Très-bon, monsieur, reprit le garçon.

En ce cas, il n'est pas cher ; apportez-m'en deux bouteilles. Et le garçon tout étonné de la réponse, va chercher les deux bouteilles, attendant avec impatience la fin du repas, pour voir comment notre homme s'en tirera. Celui-ci s'apercevant qu'il était observé et presque gardé à vue par le prudent valet : « Mon ami, lui dit-il, vous me contemplez avec plaisir ; j'en suis fier ; prenez-vous de même un verre de cette liqueur pétillante ?... Allez chercher deux autres bouteilles de champagne et venez vous asseoir en face de moi, nous trinquerons ensemble.

Le garçon de plus en plus étonné et inquiet, n'ose pourtant pas refuser ; en suite s'approche et vide en tremblant son verre à plusieurs reprises.

Puis vint le tour du café, de l'eau-de-vie. Il semblait au garçon que l'homme vacillait sur sa chaise.

Puis il lui parut fermer le yeux, s'endormir et rombler comme la pédale d'un orgue.

La peur prit le garçon, qui voyait déjà son patron coucher sur son livre et pour son propre compte, le compte de l'étranger. Il balançait entre savoir si fallait aller quérir un agent de police, ou attendre le réveil du paysan, quand tout-à-coup entra un laquais galonné, qui fut droit à l'endormi, tenant respectueusement son chapeau à la main.

quand une courte secousse ébranla le steamer comme si une forte lame venait de se briser contre lui. A ce moment, M. Schedel entendit dire à la femme de chambre étonnée de la force du choc : « En voilà une vague ! » Puis, presque au même instant, le capitaine cria avec fureur : « Aux pompes ! aux pompes ! Tout le monde sur le pont et faites lever les passagers ! »

Il y eut un moment de grande confusion causée à la fois par la crainte d'un danger que chacun comprit devoir être des plus menaçants, et par l'absence de tout éclairage. Enfin, chacun s'étant habillé à la hâte, les dames furent réunies dans le salon, et les hommes indistinctement se précipitèrent sur le pont pour aider l'équipage. On sut bientôt que le choc résultait de la collision avec un grand trois-mâts. Ce trois-mâts était l'*Adriatique*, comme on l'a appris depuis. Pendant qu'on faisait jouer avec ardeur toutes les pompes, des hommes, à la lueur des torches, tentaient de reconnaître la voie d'eau, et s'efforçaient de la masquer à l'intérieur avec des matelats. Leurs efforts furent impuissants, et l'eau envahit avec tant de précipitation par la blessure béante du steamer, qu'un quart d'heure après la collision les fourneaux des machines étaient entièrement éteints.

Dans cette situation éminemment périlleuse, on tira le canon de détresse. Le capitaine espérait sans doute du secours du navire qui l'avait heurté ; mais la nuit était des plus obscures et rien ne parut à l'horizon. On s'aperçut que le jeu des pompes devenait embarrassé. Un homme envoyé pour en découvrir la cause constata que le charbon mêlé à l'eau avait engorgé les pompes, dont l'action était presque entièrement paralysée. En homme de sang-froid, de courage et d'énergie, le capitaine donna l'ordre d'ouvrir les

— Oui, monseigneur, l'équipage de votre grandeur attend dans la rue de Valois.

— C'est bien, paie et donne un rouble de pour-boire à ce garçon.

Il sortit et ce fut alors que ce boyard russe, qui avait la manie de plaisanteries un peu trop cosaks, fut reconnu pour l'un des plus riches seigneurs de l'Ukraine, venu à Paris pour y étudier la civilisation et boire du champagne. Les Lorettes l'appellent : monseigneur le paysan du Danube, et cela, non pas, parce qu'il est effectivement seigneur sous la blouse du paysan, mais par suite de ce proverbe arabe, depuis longtemps usité à Paris : « Si un chien a de l'argent, on lui dit : monseigneur le chien. »

M. Duport de la Touche, riche propriétaire, demeurant à Romsac, commune de Levroux, récemment marié à M^{me} la marquise d'Aiguerandes, née de Poix, était venu passer quelques jours chez M. Pepin-Lehalleur, et lundi dernier, dit la *Gazette des Tribunaux*, il se livrait avec une nombreuse société aux plaisirs de la chasse, lorsqu'un chevreuil, atteint d'un coup de feu et vivement poursuivi, se précipita dans l'étang de Fave.

M. de la Touche, arrivé à cheval seul sur le bord de l'étang, se mit en devoir de l'y aller chercher ; n'écoulant que sa bouillante ardeur, il ôte son paletot, pousse son cheval dans l'eau, mais, à une certaine distance, le cheval se débarrasse de son cavalier et revient à terre. M. de la Touche continue sa poursuite à la nage, atteint le chevreuil à cent mètres environ du rivage, et l'y ramène en nageant. Pendant ce temps, la chasse était arrivée sur le bord de l'étang, où elle attendait avec quelque anxiété l'issue de cette témérité.

Tout à coup on voit l'intrépide chasseur abandonner l'animal, se mettre sur le dos, puis disparaître sous l'eau ; il n'était alors qu'à trente mètres environ du bord ; un piqueur à cheval s'élança à son secours, parvint à l'atteindre, le rapporte sur la rive, mais il était déjà trop tard. M. de la Touche, saisi par le froid en se jetant à l'eau, avait succombé à une congestion cérébrale, et, en effet, ses membres n'étaient point contractés comme cela arrive lorsque l'asphyxie a lieu par immersion.

Sur la demande de la famille, le corps de l'infortunée victime de cet accident a été transporté à Romsac, où aura lieu l'inhumation.

— On lit dans le *Mémorial des Pyrénées* :

« Les vols se multiplient d'une façon désastreuse et alarmante, puisqu'il faut le dire, sur la ligne ou dans les gares du chemin de fer.

« L'autre jour, c'était M. l'abbé G... qui adressait à Paris, au père d'un jeune homme dont il est le précepteur, une caisse contenant entre autres choses un album et divers paysages ou gravures d'un assez grand prix. La caisse est arrivée à son adresse, mais complètement vide ou à peu près.

« Un peu plus tard, c'était un vol plus original, mais non moins important. Le général J... avait fait remettre à la gare de Paris, à destination de Pau, des paniers contenant du vin de Champagne, cent bouteilles environ. Le verre est arrivé à son adresse ; mais, au vin de Champagne, on avait substitué de l'eau.

« Enfin, ces jours derniers, quatre colis renfermant du linge de toute nature partaient de Nantes à l'adresse de M. de la T... à Pau. Ces quatre colis se composaient de trois malles et d'une caisse. Les malles étaient fermées à clef d'abord, puis à l'aide de cadenas ; de plus, elles étaient ficelées avec soin. Quant à la caisse, elle était parfaitement clouée. Les quatre colis en question sont arrivés à Pau. Aucun désordre ap-

LES NAUFRAGÉS DU LYONNAIS.

Aucun roman, aucune nouvelle, aucune œuvre d'imagination ne saurait, quels que soient l'intérêt du sujet et le talent de l'auteur, causer au lecteur une émotion aussi poignante que le simple récit d'un drame emprunté à la vie réelle. C'est pourquoi nous ne doutons pas que les détails qu'on va lire, et qui rappellent le tragique épisode du radeau de la *Méduse*, ne soient lus avec une avide curiosité.

Nous tenons de la bouche même d'un des naufragés du *Lyonnais* (1), de M. George Schedel, les détails les plus circonstanciés sur la perte du malheureux steamer et sur le sauvetage de la chaloupe commandée par M. Lugièrre. On sait que les naufragés recueillis par l'*Elise*, de Brème, ont été transférés sur un autre navire, qui les a conduits à New-York, à l'exception de M. et M^{me} Schedel, qui ont voulu continuer jusqu'à Brème. M. Schedel est aujourd'hui à Paris, et c'est d'une voix profondément émue par le récent souvenir, de cette épouvantable catastrophe qu'il nous a raconté les détails que nous allons transcrire ici.

Par une sorte de fatalité, cause première de la funeste collision, le *Lyonnais*, dont le départ de New-York était annoncé pour le 30 octobre,

(1) On n'a pas oublié que le *Lyonnais* est un bâtiment de la compagnie transatlantique naufragé récemment en pleine mer et dont l'équipage et les passagers furent réduits à se réfugier sur les embarcations du navire. Une partie d'entre eux, entassés sur une chaloupe commandée par le lieutenant Lugièrre, fut miraculeusement sauvée après avoir subi les horreurs de la faim.

n'a pu prendre la mer que le samedi 1^{er} novembre à deux heures de l'après-midi. Au coup de canon, signal du départ, une foule nombreuse, rassemblée sur la jetée, salua de ses acclamations joyeuses et en agitant des mouchoirs le steamer, qui prit fièrement le large. Que de parents, que d'amis venaient ainsi de conduire à la mort la plus affreuse des êtres chers à leurs cœurs !

Le premier jour de navigation se passa sans incident digne de remarque. Il n'en fut pas de même de la nuit suivante, marquée par une violente tempête mêlée d'orage. La mer était furieuse et le vent si fort qu'il fallut l'aide du porte-voix pour commander la manœuvre. Des vagues immenses comme des montagnes soulevaient le steamer sur leur crête liquide, pour le précipiter ensuite dans des ravins profonds et sinistres, où il semblait à jamais englouti. Une immense lame, en venant se briser sur l'avant du navire, embarqua huit tonneaux d'eau sur le pont. Le capitaine déclara n'avoir jamais vu la mer plus grosse et le vent plus violent. Le dimanche matin, la mer s'était adoucie, et une brise fraîche enflait les voiles du steamer, poussé par la double force de la vapeur et du vent.

Les émotions se succèdent rapidement à bord. On oublia la tempête pour jouir sans réserve du beau temps. La journée se passa gaiement, et le soir les passagers que le mal de mer avait épargnés chantèrent et jouèrent du piano jusqu'à dix heures. Puis, chacun se retira dans sa cabine le cœur plein d'espoir et formant des vœux pour une prompte et heureuse navigation. A onze heures un homme de service éteignit les lanternes qui éclairaient chacune des cabines de l'arrière, et tout rentra dans le silence et l'obscurité.

Vingt minutes venaient à peine de s'écouler,

écouilles de tribord et de jeter à la mer une partie de la cargaison, pendant qu'une autre partie était empliée sur le pont à bâbord. Il espérait ainsi, tout en allégeant le steamer, le faire pencher de manière à mettre la voie d'eau au-dessus de la flottaison. Il eût été facile alors de réparer l'avarie.

En attendant l'effet de cette mesure, les passagers, joints à l'équipage, ne cessaient de travailler avec l'ardeur du désespoir. Quelques hommes faibles, ou peu habitués aux travaux manuels, tombèrent épuisés de fatigue. Le capitaine semblait se multiplier, donnant des ordres aux uns, encourageant les autres. Il y eut des alternatives d'espérance, et plusieurs fois on se crut sauvé. Pourtant, à trois heures après minuit, rien n'était changé dans la position du steamer. Si l'on ne perdait pas sur l'eau, on ne gagnait pas non plus sur elle, et les forces de tous commençaient à s'épuiser.

Le lundi, à sept heures du matin, tout espoir de sauver le navire était perdu, et le capitaine ordonna la construction d'un radeau. On prit pour cela les mâts de rechange ; on enleva les portes des cabines, qu'on amarra solidement avec tout le bois qu'on put trouver à bord. La mer, heureusement assez belle en ce moment, permit de mener cette entreprise à bonne fin.

Vers une heure après midi, le capitaine ordonna d'abandonner tout travail ayant pour but de maintenir le navire à flot. Une plus longue insistance n'aurait eu pour effet que d'user dans un travail inutile des forces précieuses qu'il fallait économiser et diriger dans un autre but.

Il y eut un moment solennel et désolé, qu'il est plus facile de comprendre que de décrire : ce fut quand, les chaloupes mises à la mer, le comptable fit l'appel général des passagers et de

serres
Les cad
Ma
serrure
tion s'e
L'intéri
fait ; m
avait
Le
mencla
représe
moins.

Un
devant
Voic

En n
ses co
gissait
momen
Folkste
on exp
poste.
incrédu
sentit à

Les
sont ja
l'on ign
chemin
ment p
le dépa
En o
coffre
clef res
Folkste
rures d
waggon
d'un g.
Paris, l
main e
jusqu'à

Ceci
dant A
teurs u
mes, u
mais da
c'est u
réparé
ou le
waggon
jouer
complé

Aprè
jet, o
lime p
on peu
du vol
Agar,
plomb
il secl
fret, s
375,00

Le v
ses age
mois,
encore
Cepè
de l'or
d'or. A
deurs.
des lin
ils le v

Tout
Mais
son cot
et est
ce nou
Il co

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

Vers
heureu
del, qu
boat c
tendit
de la c

Une
de pré
à caus
portait
life bo
me pa

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

Vers
heureu
del, qu
boat c
tendit
de la c

Une
de pré
à caus
portait
life bo
me pa

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

Vers
heureu
del, qu
boat c
tendit
de la c

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r

l'équig
poir, c
cations
par le
navire
serra l
Les d
liques
confess
tants
naient
Puis o
femme
ture. C
but de
cas où

Les
d'hom
cuit, d
de jout
vahi p
plaça
La r
le capi
de ne
pluie r